



Nicole Martin, Bernard Devaux

créateurs piscénois...

J'ai la chance d'avoir, 8, rue du château, deux artistes pour voisins que j'aimerais vous faire connaître.

Nicole Martin, réservée et mystérieuse, est partie d'une question simple : Comment fait-on un livre ? Et ce désir de produire un livre l'a conduite au dessin. Désir si fort qu'elle a recopié de bout en bout, au pinceau, le texte d'un ouvrage de Marcel Jouhandeau, *Images de Paris*, auquel elle a apporté des illustrations.

Pour compenser le côté fastidieux du travail scolaire, elle racontait à ses camarades « des histoires terribles ». D'où cette réflexion d'un de ses professeurs : « Vous devriez être au lycée ». Phrase salvatrice, qui a produit ce qu'elle nomme « un choc de reconnaissance » et l'a conduite au concours d'entrée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, obtenu sans difficulté aucune puisqu'elle rejoignait enfin un domaine de prédilection.

D'un regard pointu, d'une ironie espiègle, d'une vivacité surprenante. Elle pratique la mise en fiches, genre Bertillon. Naturellement, à la limite de la caricature réaliste. Elle travaille les variations sur le même motif en s'amusant des mimiques, grimaces, contorsions, singeries que nous produisons tous sans même y penser.

Il me souvient de son exposition à la médiathèque où elle avait pris pour thème notre Poulain, l'associant aux momies de Palerme. Intuition géniale, bien faite pour nous rappeler – ce que nous avons tendance à oublier – que nos animaux, dits totémiques, sont véritablement psychopompes, c'est-à-dire “meneurs d'âmes”. Notre Poulain, cheval fantôme, chevauché par des fantômes, entraîne dans la nuit du Mardi gras une farandole de fantômes vêtus de chemises de nuit blanches.

Le jury du premier Grand prix Azart 2004 (aquarelle) a su reconnaître son grand talent en couronnant ses « Renoncules effondrées », peintes sur fond noir, pendant la canicule 2003, quasiment de la peinture abstraite.

Nicole Martin garde dans ses cartons quantités d'œuvres inédites et fait partager ses recherches en donnant des cours de peinture et de dessin.

Preuve supplémentaire de sa discrétion, il m'a fallu lire la revue *Azart* pour apprendre qu'elle jouait du piano, essentiellement Bach et Satie.



Bernard Devaux est, lui aussi, passé par l'École des Beaux-Arts pour devenir peintre, sculpteur et architecte décorateur.

Après son service militaire, il monte des scénographies pour les Charbonnages de France, aménage la “maison du Gabon” habitation expérimentale, puis un jardin suspendu au-dessus du Sénat.

Vers 1960, il travaille pour le journal *Elle*, comme architecte décorateur.

Parallèlement, il se livre, lui aussi, au dessin, à la peinture et à la sculpture. Il lui est d'ailleurs parfois reproché d'être peintre et sculpteur plutôt qu'architecte. Cela ne l'empêche pas, par exemple, de se charger de la partie technique pour les 1800 m² du drugstore Saint-Lazare, la difficulté consistant à créer deux étages de sous-sol, alors que l'immeuble continuait à être habité.

Après la restauration d'immeubles du Marais, il construit, en 1977-78, rue Lebrun, un hôtel trois étoiles.

Bernard Devaux depuis une quarantaine d'années se livre à la lithographie. Il organise des stages et produit des livres d'artiste, des estampes, qu'il expose à Périgueux, Bordeaux, Paris. Depuis dix ans, il s'en tient aux estampes pour des livres d'artiste et se montre extrêmement pointilleux dans le choix des papiers.

Prenez le temps d'aller converser avec cet esprit libre, l'étendue de ses connaissances et la profondeur de ce lecteur insatiable vous étonneront.

Françoise Achard

